

13 Mar 1915.

Monsieur le Ministre,

Veillez d'abord, je vous prie, excuser l'ignorance où je suis de votre titre actuel et me permettre de simplement vous appeler de celui que mon affectueux et reconnaissant respect vous a donné : Mon éminent et bon ami. Veillez enfin justifier l'espoir réconfortant que vous m'imputerez pas à l'oubli ou au silence, coupable et réel, mais dont la fatigue et la pauvre vie matérielle sont les causes premières. Ainsi que je l'écrivis à Monsieur le Sénateur, il pèse trop sur moi à l'égal d'une peine pour que je ne tente pas d'avoir de vos nouvelles. Sans doute les journaux m'ont rapporté vos paroles, vos déplacements, vaguement. Ils ne peuvent me dire ce que j'eus un temps le plaisir de tenir de vous-même. Et ils ne parlent pas de votre santé, non plus que de votre famille. J'ose aujourd'hui venir vous demander de vos nouvelles et, pour que votre indulgence trouve peut-être quelque motif à me pardonner, je me hâte de vous résumer ma vie des mois précédents.

A Chartres, au 102^e Régiment de ligne,

Je fus réformé le 28 août pour faiblesse générale.
Je ne pus passer à Paris qu'un jour et faute de
temps n'allai pas à l'hôtel Mirabeau, ni à l'hôtel
Wagram, non plus qu'au Journal, convaincu
d'ailleurs, que vous aviez quitté Paris aussi que
Monsieur le Sénateur. Et je partis sans le midi
me reposer auprès de ma famille. Mais, à la fin
de septembre, un télégramme de Monsieur Frocand
me rappelait auprès de lui au Journal, où il
me confiait son secrétariat politique, plus impor-
tant que celui que j'exerçais avant la guerre. L'intérêt
en était grand, à tous points de vue; le malheur est
que secondant ou remplaçant mon patron à toute
heure, j'étais sur pied de 8 heures à une heure
du matin au plus. La dépression, l'anémie que
les événements n'avaient pu aggravés, empiré-
rent tant qu'en décembre deux médecins me
conseillèrent le repos sans le midi. Cet organe
n'était atteint; j'étais seulement débilité.

Peu avant cette époque, le Riparo
m'apprenait votre opinion sur la grande guerre,
et les sentiments bésiliens. Un coup de téléphone
à la légation pour savoir où vous étiez descendu,
une course jusqu'à l'hôtel Wagram, - mais
vous étiez parti la veille! - Et une profonde
déception qui me peina plus que je ne saurais
dire. L'occasion était perdue de vous revoir un peu.

Je pourrais vous dire le fidèle attachement que me
commandait votre bienveillance, comme celle de Monsieur
le Sénateur, comme votre gentillesse à tous, perdue
aussi l'occasion de vous offrir mon divinement
attentif sous forme de recherches et d'envois de
documents et d'informations. La fatigue quoti-
dienne, les dérangements incessants daires au poste
dont vous devinez le travail continu m'enlevaient
la force ou le temps de vous écrire la longue lettre
que je voulais. Il a fallu - pour l'oser malgré
ma confusion - que trois mois s'écoulent et
que j'aie à peu près retrouvé mon équilibre
physique. Maintenant d'ailleurs que s'achève
mon séjour en Provence et que mon prochain
retour à Paris me permettra de vous être utile,
je puis vous exprimer opportunément la
grande joie que j'aurai de vous servir. J'étais
de même à Monsieur le Sénateur et me réjouirai
d'autant plus d'être mis à contribution par
l'un et l'autre de vous, que je servirai aussi
bien votre amitié que la cause française.

Les journaux m'avaient appris les
nobles déclarations de Monsieur le Sénateur dans
le Paix. - de même que l'immense retentissement
de votre interview du New York Herald. J'en
fus, non surpris, mais grandement heureux.

Et à propos de votre interview en particulier, j'admire
combien il est beau d'être en son pays un clairvoyant et
félicieux prophète. Ah! votre Chanaan, quelle valeur d'univer-
selle symbole les événements n'ajoutent-ils pas, tra-
sifiquement, à sa vérité locale! Chanaan aussi
peut-on dire de la France; il lui aura manqué l'irvain
indépendant et perspicace dont le splendide, fort lyrisme
eût éveillé la méfiance et provoqué la résistance à la
sûre invasion d'avant-guerre. Grâce à ceux qui, avec
vous, en sont la vie, grâce aussi à la lutte que
vous soutenez, le Brésil ignorera heureusement
sesormais les conséquences de ce qui fut l'impérialisme
allemand.

Je garde le souvenir attendri de votre adieu, en
août, dans le hall de l'hôtel Wapiam. « Revenez,
- dites-vous - et vous verrez que le Brésil ne
s'est pas éloigné. » Puissiez-vous dire vrai; c'est
le vœu le plus sincère que je fais, puisque grâce
à vous tous, à vous le premier, j'en suis devenu
quelque peu Brésilien et suis prêt à le devenir
davantage. Au reste, ne soyez point trop surpris, je
vous prie si vous recevez quelque jour une lettre
en portugais.

Je vous prie de bien vouloir transmettre
à Madame Graça Aranha mes respectueux